

## § IX

Mobilier. — Costume. — Armes. — Caractère des arts sassanides.

Il est très difficile, quand une civilisation n'a pas laissé de peintures, de connaître l'ornementation intérieure et le mobilier des appartements.

Les vieux textes arabes, les lambris sculptés du palais de Rabbath-Ammân, les coutumes locales et la nature des matériaux de construction, témoignent que tous les murs étaient tendus. Les peintures murales du moyen âge français, exécutées au retour des croisades, accusent le même mode de décoration.

Les tentures ne couvraient pas seulement les murs, elles séparaient parfois d'immenses pièces en appartements<sup>1</sup>; c'est une coutume empruntée aux peuples pasteurs, demeurée vivace chez les nomades<sup>2</sup>.

Cédrenus<sup>3</sup> et quelques auteurs byzantins parlent des mosaïques qui tapissaient les voûtes. La lune, le soleil, les étoiles, et même le portrait du souverain, scintillaient dans ce firmament de cristal<sup>4</sup>. L'usage perse de colorer en bleu et d'orner de peintures les voûtes des palais semble très vieux. Chez les Parthes déjà, les parements intérieurs des coupoles étaient revêtus de mosaïques de verre à fond bleu turquoise. Le soleil et la lune, si souvent reproduits sur les monnaies, étaient des emblèmes royaux. Les Arabes les empruntèrent aux Sassanides, tandis que Byzance, Venise et les artistes du moyen âge, s'inspirèrent des ciels azurés, importés d'Orient, et piquèrent d'étoiles leurs firmaments artificiels.

<sup>1</sup> D'Herbelot. — *Bibliothèque orientale*, vol. III, p. 480.

<sup>2</sup> *Prairies d'or*. — Trad. Bar. de Meynard, t. II, § XXIV, p. 159.

<sup>3</sup> Id., p. 412.

<sup>4</sup> Tzetzes *Chiliad.*, III, 66.

Il semble aussi que des globes de cristal et des sphères en métal bruni aient été suspendus aux voûtes<sup>1</sup>.

Le mobilier consistait en coussins ou sièges bas, comme chez les Achéménides et les Parthes; le souverain seul prenait place sur un trône. Le siège royal peut être décrit avec une grande précision; il a été gravé en intaille sur la superbe coupe conservée dans le cabinet des médailles (Pl. XXII). Le trône nous apparaît vaste comme un lit; il est supporté par quatre animaux ailés, dont les Sassanides avaient emprunté le modèle à leurs aïeux, et couvert d'une étoffe brodée jetée au-dessus de matelas et de coussins. Si l'on en croit Tabari<sup>2</sup>, il était d'or enrichi de pierreries, et surmonté d'une couronne d'or et de perles d'un poids si considérable, que le souverain ne pouvant la coiffer, la faisait suspendre au-dessus de sa tête. Gemmes et métaux précieux avaient été mis en œuvre par de véritables artistes. On n'en saurait douter: les nombreux modèles d'aiguïères et de coupes nous permettent de tenir en haute estime le talent des orfèvres et de leurs ouvriers.

Ces quelques détails montrent que les palais sassanides, surtout dans les derniers temps de la monarchie, étaient décorés avec une splendeur et une magnificence encore sans exemple.

Le nombre des palais royaux semble s'être accru en proportion de leur beauté. La cour sassanide demeurait généralement à Ctésiphon, mais émigrail au gré des fantaisies royales dans les autres capitales de l'empire ou dans les résidences semées sur les routes. Au nombre des palais je citerai Chouster, bâti à côté de Suse, Dastardjin sur la route de Chiraz à la mer, Kazbin dans l'Atropatène ou Médie septentrionale, Ragès ou Véramine dans le voisinage de la ville moderne de Téhéran. Les châteaux de plaisance ou d'étape étaient encore plus nombreux. Il y en avait un à Canzaca; Héraclius en occupa plusieurs entre le Zab inférieur et Ctésiphon<sup>3</sup>. Deux au moins jalonnaient la route de Kermancha à Chouster. Kosroës II bâtit le Kasr Chirin, près de Tagè Bostan, sur le chemin de Kermancha à Véramin, et Chapour I, la ville royale qui porte son nom sur la route de Chiraz à la mer.

<sup>1</sup> D'Herbelot. L. c.

<sup>2</sup> *Chroniques*. Vol. II, p. 304. Trad. Zotenberg.

<sup>3</sup> Théophane de Byzance. — *Chronograph.*, p. 368, 279.

Enfin la découverte de Machita, dans une contrée aussi aride que la terre de Moab, montre que la construction des caravansérails royaux suivait de près l'annexion des nouvelles provinces conquises par les Sassanides.

Revenant, pour quelques instants, sur le passé (V. Sup., vol. IV, § IV, p. 62, 63 et seq.), je demanderai, après avoir décrit les monuments postérieurs à la révolte d'Arsace, s'il est possible de comparer la décoration des châteaux de Firouz-Abâd et de Sarvistan avec les ornements des palais bâtis par les Parthes et les Sassanides, œuvres tout imprégnées de méthodes grecques ou romaines.

Comment admettre qu'il soit venu à la pensée d'un Chapour ou d'un Kosroës de faire revivre pour un jour le style achéménide et les ornements égyptiens, morts depuis près de huit cents ans? Comment admettre que les maçons et les tailleurs de pierre de l'époque sassanide, aussi aptes que des ouvriers romains à appareiller les surfaces les plus compliquées, aient bâti les pendentifs archaïques de Firouz-Abâd? Il n'est pas un ornement, pas une médaille, pas une pierre gravée dont les formes, dont le style autorise cette hypothèse.

Le costume des derniers Perses nous est connu par les portraits des rois, seules figures que les artistes aient modelées avec attention. Dans son palais, le monarque se couvre d'une pelisse, long manteau ouvert sur la poitrine et dont les manches ajustées dépassaient le poignet.

Sous ce manteau le souverain porte un pantalon qui descend jusqu'aux pieds, et les couvre même quelquefois; un ceinturon entoure la taille. Parfois un collet d'étoffe claire et légère s'agrafe sur la poitrine avec une broche et flotte derrière les épaules. La couronne, dont la disposition varia beaucoup suivant le règne, supportait souvent un énorme turban façonné en forme de ballon; mais la coiffure usuelle était le bonnet rond, le *kolah* national, orné de perles et de pierres précieuses (fig. 100, 105, 106, etc.). La veste et le pantalon disparaissaient également sous les broderies et les joyaux. Toutes les pièces du costume, y compris les souliers, étaient attachées avec des rubans plissés, dont la représentation donne un aspect si singulier aux bas-reliefs de cette époque. Le roi se pare de boucles d'oreilles à un, deux ou trois pendants. La barbe est coupée en pointe et soutient un bijou à son extrémité. Autour du cou s'enroule un collier orné de multiples pendeloques. Les cheveux, portés longs, étaient frisés et

tombaient sur chaque épaule en nombreuses boucles. Quand le monarque sortait, un serviteur tenait au-dessus de lui le parasol royal.

Tel qu'il vient d'être décrit, tel qu'il est représenté sur les monuments, le costume des rois se rapproche beaucoup du vieux costume des tribus nomades du Fars, et a les plus étroites analogies avec les vêtements actuels des paysans de cette même province. Rien d'étrange à cela, étant donné que les Sassanides, avant d'être rois d'Iran et de d'Aniran, étaient gouverneurs héréditaires du sud de la Perse.

A la guerre le monarque enfermait la partie supérieure de son corps dans une cotte de maille faite d'écailles ou d'anneaux. Sur la veste, trois ceinturons : le premier, en forme de baudrier, supportait le bouclier; le second, l'épée; le troisième le carquois et peut-être la boîte de l'arc. La tête était garantie par un casque dont la visière protégeait non seulement la face, mais les yeux. Le bouclier se passait au bras gauche; les armes offensives consistaient en une longue lance que le cavalier brandissait de la main droite, et une forte épée.

La tête et les flancs du cheval qui avait l'honneur de porter le maître de l'empire étaient couverts d'une armure; elle descendait jusqu'aux genoux, mais ne garantissait pas la croupe.

Les mages, qui occupaient chez les Sassanides une très haute situation, avaient conservé leur ancien costume : un capuchon de feutre avec de longs pans ramenés sur les mâchoires et les lèvres, afin d'arrêter les souillures que les prêtres, en officiant devant l'autel du feu, risquaient d'envoyer sur les flammes sacrées; une robe blanche de forme médique, un manteau tombant jusqu'aux chevilles<sup>1</sup>.

Les mages s'assemblaient en grand nombre, formaient des processions solennelles et impressionnaient la multitude par le déploiement de la pompe religieuse. Outre les riches offrandes des fidèles, ils recevaient de grosses dotations et possédaient des terres immenses<sup>2</sup>. Depuis le règne de Kosroës I<sup>er</sup>, les prêtres participaient à l'administration civile de l'État. La levée de l'impôt était placée sous leur contrôle; la protection des humbles contre les exactions du fisc leur était également dévolue<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Strabon, XV, 3, § XV. — Diog. Laert., Proœm., § VI.

<sup>2</sup> Amm. Marcellin, XXIII, 6.

<sup>3</sup> Tabari. Vol. II, p. 214, 225 et 232. Trad. Zotenberg.

Les Sassanides avaient une prédilection marquée pour la grosse cavalerie<sup>1</sup>. On n'entend plus parler durant leur règne de ces insaisissables escadrons des premiers Perses et de la monarchie parthe.

Les troupes qui poursuivirent Julien étaient composées de catafractaires puissamment armés, d'archers à pied et d'éléphants.

Les Perses disposaient toujours, lorsqu'ils le désiraient, d'une excellente cavalerie légère recrutée chez leurs auxiliaires arabes et arméniens<sup>2</sup>, mais leurs propres chevaux, pendant la période sassanide, étaient forts, puissants et équipés comme celui de Kosroës à Takhtè Bostan (p. 612). Grâce à la supériorité de leur armement, les escadrons de Chapour et de ses successeurs chargèrent les légions souvent avec succès.

Les archers formaient l'élite de l'infanterie perse. Le grand bouclier d'osier, adopté par les Achéménides, était encore en usage. On le plantait en terre de manière à former une sorte de pavois, à l'abri duquel les archers lançaient leur flèche avec une dangereuse précision<sup>3</sup>. Aussi les légionnaires attendaient-ils toujours que leurs ennemis eussent épuisé leur provision de flèches pour s'attaquer à eux. S'ils étaient forcés de reculer, les archers ne cessaient de décocher leurs traits, et il était passé en proverbe chez les Romains que jamais ils n'étaient aussi terribles<sup>4</sup>.

Outre l'épée, l'infanterie avait pour arme la lance et des javelots. Les fantassins étaient généralement placés derrière les archers. Ceux-ci se retiraient quand le corps à corps commençait<sup>5</sup>. Les armes défensives faisaient défaut aux fantassins; malgré cette infériorité, ils se mesurèrent sans désavantage avec les légionnaires et furent toujours supérieurs à leurs autres adversaires.

Les auteurs anciens ne parlent d'aucuns groupements semblables aux légions romaines ou à nos régiments modernes. Cependant il est difficile de supposer que l'armée ne fût pas divisée en corps spéciaux. Peut-être chaque satrape commandait-il les troupes levées dans sa province, prenant à son choix la direction de l'infanterie ou de la cavalerie.

<sup>1</sup> Tabari. Vol. II, p. 227 à 232. Trad. Zotenberg. Chapitre très intéressant.

<sup>2</sup> Zosime III, 26-7; Amm. Marcellin, XXIV, 8. — Grégoire Nazianze, p. 154.

<sup>3</sup> Amm. Marcellin, XXIV, 6. — Tabari. L. c. L'archer devait avoir deux arcs, quatre cordes et cent soixante flèches. (*Instructions militaires d'Anovehîrvân.*)

<sup>4</sup> Virgile, Géorgiques, III, 31. — Horace, Odes, I, 19; II, 13, 17; Tacite, Ann. VI, 35, etc., etc.

<sup>5</sup> Procope, P. 40 D.

La couronne nommait le commandant en chef, le *sparapet* ou *sipehbed*, et les autres généraux. Ces chefs avaient sans doute le droit de désigner leurs subordonnés<sup>1</sup>.

Le palladium national, le tablier de cuir du célèbre forgeron Kaveh, resplendissait de bijoux<sup>2</sup>. Ce merveilleux étendard ne servait guère; il était remplacé le plus souvent par des enseignes moins précieuses. Il semble, d'après les monuments, qu'il y en eut de deux types. Les uns et les autres consistaient en une hampe surmontée d'une croix; tantôt la branche horizontale supportait un cercle et deux glands de laine<sup>3</sup>; parfois trois balles striées s'élevaient sur le croisillon supérieur; à la place des glands pendaient deux boules (fig. 102).

Le nombre des étendards était considérable; dans un combat douteux, les Perses laissèrent vingt-huit enseignes entre les mains de leurs ennemis<sup>4</sup>.

Le roi achéménide domine le peuple de si haut, qu'il ne condescend pas à habiter un palais semblable à la demeure de ses esclaves. Il envoie ses architectes parcourir les vastes terres soumises à sa domination, et de même qu'il conserve, dans son palais de Suse, des eaux du Danube, du Nil et du Choaspe, emblèmes de sa puissance universelle, il fait confondre, dans ses palais, les symboles artistiques de l'Égypte, de la Grèce et de la Chaldée.

Le dernier Darius entraîne la civilisation achéménide dans sa tombe.

Les Arsacides montent sur le trône. Des soldats ne sont pas toujours des artistes, et à manier la lance et les flèches, une nation n'affine ni son goût ni son esprit. Les nouveaux rois se contentent d'accepter toute mâchée la pâtée intellectuelle que leur préparent leurs sujets grecs. Sous l'influence de la Hellade, s'élèvent des temples analogues au monument de Kingavar, ou se frappent des drachmes et des tétradrachmes ayant l'aspect de monnaies occidentales. Le palais néanmoins est construit dans le goût oriental.

Avec les premiers Sassanides les conditions d'existence du roi se modifient. Les prédécesseurs d'Ardéchir avaient glorieusement reconquis l'indépendance

<sup>1</sup> Voy. Patkanian, *Journal artistique*, an. 1866, p. 114-115.

<sup>2</sup> Tabari. Vol. III, p. 395. Trad. Zotenberg. Maçoudi. Vol. IV, p. 200. — Trad. Bar. de Meynard.

<sup>3</sup> D'après un bas-relief très fruste de Nakhchè-Koustem.

<sup>4</sup> Théophane, p. 266.

de la nation; leur seul crime, aux yeux des vieux conservateurs, était leur penchant pour les religions de la Grèce et de l'Orient. Aussi bien, tout prétendant à la royauté devait-il s'appuyer sur le parti des mages, rechercher la faveur du clergé mazdéen, s'inspirer des pures traditions nationales. Les fils de Sassan comprirent les aspirations de la Perse. Telle fut l'origine de la rapide fortune de leur dynastie.

Le magisme prit place sur le trône, à côté du roi; le temple construit à la grecque fut déserté pour l'Atechgâ, l'architecture voûtée reconquit la faveur du prince. A ces premières raisons qui déterminèrent le souverain à se contenter d'un palais de brique, s'en joignaient de nouvelles d'un caractère tout différent.

L'avènement des Achéménides coïncidait avec la floraison des arts helléniques; puis vint Cambyse, l'expédition et la conquête de l'Égypte. Les Perses de Darius connurent donc les deux grandes civilisations du monde ancien; l'une à son déclin, l'autre à son aurore. Au temps des Sassanides, l'Égypte s'était détachée depuis bien des siècles de l'empire perse; quant à la Grèce, elle reniait son passé. L'Orient refluit déjà sur les côtes de la Méditerranée, que les arts de la Hellade avaient jadis conquis à son influence, et non content de reprendre possession de la Phénicie, de la Syrie, s'étendait sur l'Occident et l'envahissait. L'Ionie ne savait plus élever de temples hypostyles, et au cœur de l'Attique on apprenait à tourner des voûtes et des coupoles.

Où donc les Sassanides eussent-ils cherché des inspirations, s'ils avaient eu le désir de modifier l'architecture royale? C'étaient les arts perses qui triomphaient. En tous lieux l'Iranien retrouvait les reflets de sa propre image.

Ce n'eût pas été le cas non plus de remuer les cendres du passé et de faire revivre les monuments hybrides enfouis depuis plus de six siècles sous les ruines de Suse et de Persépolis.

Toutefois il se créa, à côté des écoles locales d'architecture, un corps nouveau, analogue à notre corps des ponts et chaussées, qui apprit des Romains l'art des constructions hydrauliques. L'influence de Rome, pour être moins oppressive que celle de la Hellade et de l'Égypte sous les dynasties précédentes, ne laissa pas de se faire sentir. La main des artistes romains se retrouve même, dans les grandes œuvres de la sculpture sassanide consacrées à perpétuer la puissance et la majesté des rois.

En résumé, l'art antique de la Perse traversa trois grandes phases qui se peuvent définir par les emprunts faits à l'étranger.

Sous les Achéménides, l'architecture royale s'inspire des arts de la Hellade, de l'Égypte et de la Susiane; l'architecture nationale, caractérisée par les châteaux de Firouz-Abâd et de Sarvistan, repose sur l'emploi des voûtes et de la brique.

Pendant le règne des Parthes, l'influence grecque se fait sentir dans les édifices consacrés au culte. Cette prédominance des éléments grecs est due à la conquête macédonienne et au relâchement religieux des princes arsacides.

Au temps des Sassanides, l'architecture est une, mais les grands travaux d'utilité publique sont construits par des Romains ou par leurs élèves.

Avant ces grandes périodes de l'histoire de la Perse, l'architecture n'existait probablement pas à l'état d'art. Après la conquête musulmane, l'Iran repousse toute ingérence étrangère et trouve dans les épaves de ses richesses passées les éléments d'un art national capable d'inspirer les architectes du tombeau de Chah Khoda Bendé<sup>1</sup> ou de la mosquée bleue de Tauris<sup>2</sup>, et les ingénieurs du Dokhtarèpol sur le Kisilousou<sup>3</sup>, ou de grands ponts d'Ispahan sur le Zenderoud<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Jane Dieulafoy. — *La Perse, etc.*, p. 88, et M<sup>o</sup> Dieulafoy, *Revue générale d'Arch.*, an. 1883, Pl. XXIII.

<sup>2</sup> Id. id. p. 48-52.

<sup>3</sup> Id. id. p. 75, et M<sup>o</sup> Dieulafoy, *Ann. des Ponts et Ch.*, an. 1883, Pl. XIX.

<sup>4</sup> Id. id. p. 236, Id. id. an. 1883, Pl. 21, fig. 1 à 5.



